

## Sables d'enfance

Anne Peyrouse

Volume 39, numéro 3, automne 2008

Les voix intérieures

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/037608ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/037608ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Peyrouse, A. (2008). Sables d'enfance. *Études littéraires*, 39(3), 41–45.  
<https://doi.org/10.7202/037608ar>



# Sables d'enfance

ANNE PEYROUSSE

*Regarde bien la peau de cette femme  
la couleur des lèvres où se découpent  
quelques mots un moment d'hésitation  
regarde bien le fin doigté de la chevelure  
ou la fragilité qui glisse sur son front*

Claude PARADIS

*je ne pense qu'à toi  
beau fruit rouge  
gambade chaude*

Paul-Marie LAPOINTE

la terre se tourne se retourne se détrousse  
imprécise elle se multiplie et s'épuise  
elle effrite tous les murets de pierre se jette sur les herbes folles  
ouvre les yeux et naît dans la courbure des os telle la chute libre d'un baiser  
elle déjoue l'apesanteur des larmes  
emplit son souffle et souffle la colère des délaissements

défaite dans le béton  
la terre rattrape ramasse ses êtres  
va à la mémoire dévastée

\* \* \* \* \*

le sein creuse le territoire  
où les jours passent trop vite  
le temps devient attente du lointain

l'aurore offre des margelles infinies

\* \* \* \* \*

voyez le sol d'où jaillit le cœur

il dira les traces de l'ombre qui meublent l'angoisse d'une origine  
il dira comment la vie se peuple derrière  
des murs irrésolus derrière la violation des espaces  
la fébrilité d'une existence ineffaçable  
derrière un vaste voyage où ne se perdent des racines

jamais

voyez le sol où pétrir l'enfance d'avant la mort  
et où saluer les grands sables mouvants de la mémoire

*une femme écarte le voile  
sur le nombril du monde  
éparpille les graines de vérité*

\* \* \* \* \*

a-t-elle saisi  
que la naissance est plus profonde que le puits tari

une femme s'effondre dans le sel de la mer  
elle prend l'illicite des vents  
la terre ronde des cris  
au moindre frémissement elle court  
telle une jument folle d'azur et de sang  
elle cherche les frontières inachevées  
les escales tachées de suc  
sur ses traces un alphabet étrangement sauvage  
celui des histoires cassées où s'accélère le pouls  
celui de l'inclassable amour qui se donne comme du foin

et elle dit où les premières eaux se démontent

\* \* \* \* \*

il y a des ruines éternelles des flammes tatouées  
ou il reste toujours un siège libre pour les horizons distillés

on ne se déleste pas de sa naissance  
comme d'une marque au fer rouge  
la peau est fièrement amoureuse

\* \* \* \* \*

le soleil mord aux grains de sable  
pour dénouer l'éternité des couvertures en peau de caresses  
des cahiers d'encres rouge et bleue  
le muscat coule et réchauffe le ventre

*des fois une femme respire les moulins qui sentent la neige  
ne la rappelez point à l'ordre*

JE DIS QUE LE SOLEIL ENDORMI PEUT CONFESSER CEUX QUI LE VEULENT

\* \* \* \* \*

une femme entrave le silence qui s'élargit  
elle est le muguet et la patience des êtres  
elle danse comme une fleur andalouse  
sa chevelure a des reflets fleuves et méditerranée  
l'or épouse ses tresses

elle sent l'haleine chaude des chevaux  
le fumet des terriers la nature sèche  
le baiser sur la peau des olives

une femme traverse les jardins  
un cygne sur l'épaule comme une maison d'été  
elle ouvre la grille et la douceur de sa voix

*mille césariennes enfantent son pays*

\* \* \* \* \*

quand a-t-elle découvert la violence du sang  
quand a-t-elle noyé les drames du passé  
pourquoi les armes de l'oubli

rompre le bois de teck  
caresser les volets et le crépis blanc  
inventer des dessins en pastel peindre la pluie  
et retrouver le tournoiement des cœurs  
s'étendre les seins pointés au soleil d'autrefois  
revivre la poésie d'une magie enterrée  
la sécheresse s'échappant des mains  
lézard lièvre tortue  
la blondeur de l'espace serre le dos  
l'arène chaude ressemble à une robe

*défroisser son âme  
découdre la ficelle ou l'haleine blanche rouge des jours*

JE SUIS CETTE FEMME QUI INVITE

\* \* \* \* \*

oui il y a des latitudes jamais évanouies  
et un mas en lézardes déglingué  
des voyelles en terre de Sienne  
des garces accrochées à leurs décolletés  
sous l'énergie palpitante des hommes  
aux cheveux noirs aux yeux de gouffre  
le sexe est une féria où les corps se défont  
comme des bouteilles jetées aux murs  
il y a des vents qui matraquent et suavent le dos  
des parfums de pins et de sable

j'entends les ciels brûlés du midi  
je respire la vierge noire des gitans  
qui boit aux courbes du monde

\* \* \* \* \*

*j'aime cette femme au corps de safran et de paroles chaudes*

elle se sauve et se sauvera  
avec de petits rubans verts jaunes rouges  
comme des cocardes  
elle chante et chantera la mer  
la victoire des taureaux la lavande dans les murmures  
le thym au pied des jours nouveaux

lorsque les cigales sont  
alors elle voit et verra un soleil de plomb

\* \* \* \* \*

le sud existe dans la marge des mots  
croûtés de sang et d'aventures  
il y a des clefs immenses  
lourdes en fer noir

le sud regarde tomber le raisin dans les livres  
caresse les dictionnaires comme on apprend à aimer

l'univers devient une fresque restaurée  
autour voyelles et consonnes ont des avidités  
de saisons vives